

L'EXISTANT, CIEL !

«ecce ephemere»

29 novembre / numéro 3

AVANT-PROPOS

"Tiens, ils récidivent !" — auront pensé certains à la vue de ce nouveau numéro du désormais (tristement?) célèbre (au département, il va sans dire) "ecce ephemere". En fait, il ne s'agit ni de récidive ni d'une quelconque forme de "retour". La réflexion (recherche) que nous avons amorcée dans les deux numéros précédents n'a pas cessé de nous habiter non sans toutefois avoir été considérablement freinée dans son développement par un manque de temps (eh oui ! nous n'échappons pas aux contraintes des travaux) et non sans aussi avoir été sérieusement reconsidérée. A vrai dire, après la parution du second numéro, un temps d'arrêt s'imposait à cause de l'impasse vers laquelle semblait vouloir nous mener notre démarche.

On aura sans aucun doute remarqué que le contenu de nos écrits précédents visait, par le biais d'une critique du milieu philosophique, l'affirmation d'une démarche, d'une attitude philosophique considérée comme étant la seule valable, la seule authentique. Or, si nous demeurions (et demeurons) convaincus de sa valeur, il nous

fallut cependant remettre en question l'exclusivité du qualificatif "philosophique" que nous lui attribuions sans hésiter. Car enfin, qui philosophe vraiment ? Nous ou nos discrets détracteurs ? En vertu de quoi refuserions-nous le droit à ces derniers de nous qualifier de visionnaires, de poètes ou de mystiques et de traiter notre attitude de sensiblerie ou d'extase ? A l'appui de quoi pourrions-nous déclarer être a-philosophique, contre-philosophique ou encore partiellement philosophique une démarche qui ne correspond pas à la nôtre ? Nous avons élevé l'expression "philosophe" à un véritable statut d'être alors qu'elle semble n'être en fait qu'une simple dénomination.

Quoi ! Nous serions-nous chicanés pour des mots ? Pas tout-à-fait. Enfin... cela dépend du point de vue que l'on adopte. Derrière nos critiques intransigeantes, l'idée que la philosophie doit posséder éminemment pour sa recherche une visée englobante jouait considérablement. L'histoire nous montre que

cette caractéristique a été à l'origine le trait fondamental de la philosophie et qu'elle en est demeurée par la suite un trait au moins distinctif. Sans l'exprimer nommément, cette façon première d'envisager la philosophie sous-tendait les critiques que nous avons élaborées : les attitudes que nous décrivions en les considérant comme non philosophiquement authentiques ne rencontreraient pas le critère de la visée englobante ; elles nous apparaissent être des activités parcellaires.

D'aucuns considèrent que la philosophie doit restreindre le champ de ses investigations face au développement des sciences. Nous croyons qu'il n'est rien de moins évident que l'affirmation selon laquelle la réflexion philosophique doit être exclue du domaine de recherche de la science. Tout au contraire, nous croyons que la philosophie doit absolument conserver cette visée englobante qui semble avoir été jusqu'à présent sa caractéristique la plus déterminante et la plus féconde.

Au nombre des conséquences que cette approche entraîne, il importe d'attirer spécialement l'attention sur celle qui consiste en ce que le philosophe est directement mis en cause par sa propre réflexion : il lui est impossible, sinon par une aliénation inqualifiable, de s'exclure d'une réflexion qui prétend être englobante. Voilà un des traits essentiels du philosophe sur lequel nous avons antérieurement beaucoup insisté.

Cependant, malgré ce que nous pouvons penser à son sujet, la philosophie demeure susceptible d'être redéfinie. Elle ne possède pas son être propre et puisque les hommes qui rendent possible son existence transforment leurs visées et se transforment eux-mêmes, elle est amenée elle aussi, par conséquent, à changer : la philosophie deviendra ce qu'on voudra bien en faire. Si les critiques que nous avons faites conservent toujours à nos yeux tout leur sens, nous ne pouvons toutefois plus présenter notre conception de la philosophie comme possédant un degré "philosophique" supérieur. Elle sera autre, simplement, que celles envers lesquelles elle se distingue ou s'oppose.

Principalement pour cette raison, nous invitons tous ceux qui envisagent la philosophie d'une manière ou d'une autre à exprimer le résultat de leurs réflexions dans les pages de ce journal. Ceci rendra possible, nous l'espérons, un échange de vues constructif sur le sujet. Est-il besoin d'ajouter que la survie du journal dépend désormais de la collaboration qu'on voudra bien y apporter puisqu'à deux, nous ne pouvons suffire à la tâche ?

Sylvain Bournival

pour la rédaction.

QUELQUES ELEMENTS D'UNE PROBLEMATIQUE

Toute recherche nécessite que l'on fixe et précise son objet. Dans le cas qui nous intéresse, le philosophe, un problème particulier nous est présenté : ce mot a -- pour son bonheur et pour notre malheur -- plusieurs sens différents. J'ai pu observer que généralement on lui accorde trois significations différentes. Au cours de ce bref exposé, je tenterai de dégager chacun de ces sens : cela permettra de mieux cerner la problématique soulevée dans ce journal.

Premièrement, on reconnaît le philosophe à sa façon particulière de penser, à la méthodologie qu'il utilise. C'est avec une certaine rigueur, avec logique qu'il exprime les résultats de sa recherche. Il se distingue ainsi, par exemple, de l'écrivain dont le propos peut être parfois approximativement le même mais qui utilise cependant des moyens très différents pour l'exprimer. Le premier sens qu'on attribue au philosophe se rattache donc à la forme que celui-ci prête à ce qu'il exprime.

La seconde manière de percevoir le philosophe se rapporte directement à la fonction sociale qui lui échoue. Puisque la philosophie se cantonne généralement (à tort ou à raison) à l'intérieur des institutions d'enseignement, le rôle social correspond de façon presque ex-

clusive à celui de professeur de philosophie.

Il existe également un troisième sens au mot étudié : celui-ci dépasse largement le seul acte de penser. Si les deux autres sens se révélaient être facilement définissables, il n'en est pas de même pour celui-ci car il touche une manière d'être particulière, une "attitude existentielle". Cette attitude ne tombe heureusement pas du "ciel", je ne parachute pas cette signification pour les besoins de mon exposé : elle découle directement et naturellement d'une des qualités inhérentes à la pensée philosophique, soit sa visée englobante. Cette particularité situe le philosophe à l'intérieur même de sa pensée. Par exemple, lorsqu'un philosophe recherche le sens de l'existence, il recherche inévitablement le sens de son existence (même s'il peut abstraire momentanément cet aspect du problème) ; puisque les problèmes philosophiques englobent habituellement l'homme d'une façon ou d'une autre, la pensée philosophique s'avère éminemment impliquante pour celui qui pense. Par celle-ci, l'homme se lie à sa pensée.

Cependant cette implication existentielle du philosophe est rarement intégrale. Chaque personne ayant une attitude existentielle différente tant au

plan de la continuité que de l'authenticité, celle-ci ne peut s'encadrer dans une définition stricte, absolue, coulée dans le béton. Les variantes qualitatives et quantitatives sont infinies : elles vont par exemple de l'inconscience totale de sa situation existentielle (si ça existe) à la conscience globale et constante de celle-ci en passant par toute une gamme de demi-teinte. L'attitude existentielle ne peut être qualifiée que de manière toute relative. L'essentiel du problème se situe ici : Comment définir une attitude qui est essentiellement relative dans son essence propre ainsi que dans ses manifestations ?

Pour nous venir en aide, nous avons dans les deux numéros précédents absolutisé à quelques reprises le troisième sens du mot philosophe : ceci a permis un peu de voir ce que serait une attitude existentielle globale et totale à défaut de pouvoir cerner ce qu'elle est dans ses manifestations relatives.

Nous avons ainsi délibérément laissé de côté les deux premières significations du philosophe pour nous consacrer plus entièrement à la troisième ; nous avons considéré ce dernier sens plus intéressant et plus important à définir car seul celui-ci implique l'être globalement et nous garde d'être entraînés dans une approche "sociologisante" du problème ; c'était le seul sens

enfin qui ne limitait pas le mot philosophe à ses manifestations toutes extérieures.

Dans les derniers numéros, une constante semble ressortir : c'est que cette "attitude existentielle" lie, de par son existence même, la pensée à l'action. A partir de cette simple mais prometteuse observation (qui nous sert de prémisse), nous tenterons donc de cerner ce qu'est l'attitude existentielle en laissant de côté (ou en critiquant, qui sait...) les deux autres sens du mot philosophe.

Jean Lamontagne

 ----- CITATIONS -----

" Le conflit entre "pour" et "contre" est la pire maladie de l'esprit ".
Seng-Tsan

" L'instinct de la connaissance sans discernement est semblable à l'instinct sexuel aveugle -- signe de bassesse ! "
Nietzsche

" Quand le coeur pleure sur ce qu'il a perdu, l'esprit rit sur ce qu'il a trouvé."
aphorisme Soufi

" Il est permis de tout rater dans la vie, sauf soi-même."
Jacques Rigaux

----- PENSEES ET APHORISMES -----

L'homme ne sait pas ce qu'est un arbre,
Il se croit supérieur à celui-ci.

L'homme ne sait pas ce qu'est le cosmos,
Il se met au centre de l'Univers.

L'homme ne sait pas ce qu'est la matière,
Il se pose comme son aboutissement.

L'homme ne sait pas ce qu'est l'homme,
Il croit donc sa race, sa nation, sa couleur de peau
ou son intelligence supérieures à celles d'autrui.

Idées : nuages de pensées qui, au moins une fois dans
leur existence, transforment la terre en boue.

Le seul acte véritable est intérieur ; ce qu'on nomme
"acte" n'est en fait que conséquence.

Nous sommes un ensemble complexe de "plus-ou-moins" :
nous sommes plus ou moins patients, intelligents, chari-
tables, religieux, menteurs, ... et nous nous surprenons
d'être plus ou moins heureux !!!

L'histoire de la philosophie est celle d'un complexe
d'oedipe : les fils doivent renier son père pour s'of-
frir la paternité à leur tour (ou coucher avec leur mè-
re, ce qui est la même chose).

Un astronome meurt en regardant un ciel éternel. Un phi-
losophe meurt en écrivant la dernière ligne de son con-
cept d'éternité...

Elaborer un système philosophique, c'est construire
un hôtel au milieu du désert : un jour, peut-être,
y aura-t-il des clients mais la construction est es-
sentiellement oeuvre de solitaire.

La sagesse est-elle si loin des hommes qu'on ne puis-
se en parler en philo ? Où est donc passé l'amour de
la sagesse ?

Respirez de l'encre continuellement s'est déjà avéré
très mauvais pour les yeux de certains philosophes.
Plus l'objet étudié est vaste, plus il est facile de
s'y oublier.

L'homme n'est jamais tout à fait ce qu'on dit de lui
mais il tente tout de même de façon louable de s'y
conformer...

L'image que l'on se fait du sage est intéressante si
l'on effectue des comparaisons avec la réalité. On
perçoit le sage comme un être pensif et âgé ; pour-
tant, les vieillards qui semblent être les plus se-
reins sont ceux qui ont arrêté leur machine à mots :
ils ont éliminé la pensée. Ils regardent, c'est tout.

La connaissance pour elle-même est un but aussi jus-
tifiable que de vouloir atteindre la force, la stupa-
dité ou la presbytie pour elle-même.

Lorsqu'elle ne regarde pas vers l'avenir, la philo-
sophie fait de l'histoire.

Jean Lamontagne

NOUVELLE : LES YEUX DESSILÉS (suite et fin)

(Au dernier numéro, nous avons laissé notre héros, Cléobule, désorienté face aux attitudes qu'avait manifestées son entourage à la suite de l'explication de son expérience de l'angoisse.)

.....

La session touchait à sa fin. Malgré ses mésaventures du début, Cléobule avait persévéré dans l'étude de la philosophie. Sa naïveté initiale, matée par son premier contact avec le milieu philosophique, avait laissé place à une volonté de compréhension, à un désir de maîtriser cette discipline. Très vite il avait pu disputer d'égal à égal de questions philosophiques et la clarté et la précision de son langage ainsi que la rigueur de son esprit lui accordaient souvent un ascendant sur les autres étudiants. Pour y demeurer, Cléobule s'était plié à la loi du milieu : la maîtrise de la forme — et cela il l'avait fort bien accompli. Mais ainsi qu'il en va pour la plupart de ceux qui comme lui osent remettre en question radicalement le chemin qu'ils ont parcouru, il ne pouvait se satisfaire de demi-mesures ni d'un état que les circonstances extérieures lui avaient imposé. Sa capacité d'adaptation n'avait d'égale que celle qui lui permettait de garder à l'esprit les raisons premières qui donnaient naissance à une nouvelle démarche. S'il s'était

plu un certain temps au jeu du langage et des concepts, il se plaisait maintenant à en tracer les limites. En cela aussi il était passé maître.

Un certain soir Cléobule fut invité à souper par un ami de longue date. Ensemble ils avaient naguère passé de longues soirées à discuter de divers sujets, parmi lesquels l'histoire occupait une large place. Peu à peu, à mesure que ses intérêts se transformaient, Cléobule avait fait part à son ami, Réminiscius, de ses nouvelles préoccupations. Bien que celui-ci ne partageât pas dans l'ensemble la nouvelle vision des choses de Cléobule, il ne se lassait pas de l'entendre s'exprimer avec conviction là-dessus. Il y avait maintenant longtemps qu'ils n'avaient vraiment discuté : en fait, depuis que Cléobule avait entrepris l'étude de la philosophie, les deux amis ne s'étaient rencontrés que fortuitement, pour se laisser rapidement. Ce soir-là ils prenaient le temps de se retrouver.

— Alors, Cléobule, as-tu définitivement consommé ton divorce avec l'histoire ? demanda Réminiscius.
— Oui, du moins n'est-elle plus ce qui occupe une place centrale pour ma pensée et pour ma vie ; je l'ai remise à sa place, au rang des choses accessoires. L'histoire n'explique rien. Tout au

plus peut-elle permettre d'étayer les résultats qu'une autre recherche aura produits.

— Oui, je sais, c'est ton désir exacerbé de vouloir justifier l'existence qui te fait parler ainsi. Pour ma part, je crois que nous devons être plus humbles dans nos visées et que faute de pouvoir atteindre l'absolu à ce niveau, si toutefois il en existe un, nous devons nous contenter d'activités parcellaires qui, bien qu'elles n'expliquent pas tout, s'accordent bien à notre nature limitée. Nous devons savoir y puiser un sens à notre vie.

— Peut-être as-tu raison Réminiscius. Peut-être ne suis-je pas à la hauteur, peut-être même personne n'est-il à la hauteur de la tâche. Mais vois-tu, il m'est impossible pour le moment de faire autrement : ce serait comme si on me demandait de fermer les yeux sur l'évidence même et de me rabattre avec satisfaction sur la fausseté. On s'est tous un jour ou l'autre menti à soi-même. A certains égards on se rend compte rapidement de la duperie tandis qu'à d'autres c'est plus difficile. Seulement, une fois que l'on en a pleinement conscience, le leurre ne peut plus être répété, il ne peut plus avoir prise sur soi, sauf en de rares et éphémères abandons à l'inconscience. Prends cet exemple simple et limité à des situations bien précises de la vie et applique-le à un contexte beaucoup plus global, ce que j'appellerais dans mon cas une at-

titude existentielle, et tu comprendras que parce qu'il engage mon être dans son entier, je ne puis délaissier ce cheminement.

— Ouais ... c'est une façon de voir les choses.

— Non ! c'est une façon de vivre les choses, répondit Cléobule en appuyant fortement sur le mot "vivre". Je ne puis en sortir !

— Oui, si tu veux ... Enfin, c'est toi qui le sais ! Mais, veux-tu, parle-moi donc un peu de ta session en philo. ; tu ne m'en a encore rien dit ! As-tu rencontré d'autres étudiants qui partageaient ton attitude ?

— Oui, bien sûr, j'ai pu à l'occasion partager mes réflexions et mes impressions avec quelques étudiants. Certains d'entre eux m'ont apporté beaucoup mais je dois dire que d'une façon générale, le milieu philosophique m'a considérablement déçu. Comment t'expliquer ça ... Je cherche une image qui pourrait bien illustrer la situation. Humm ... Ah bon, voilà ! Tu as sûrement, j'imagine, étudié l'Allégorie de la Caverne de Platon au Cegep ?

— Heu ... je crois bien que oui : il s'agit des prisonniers enchaînés dans une caverne ?

— Oui, c'est ça. Eh bien, vois-tu, sans vouloir établir une correspondance stricte avec le sens de l'allégorie, je crois que du point de vue qui

est le mien on peut comparer une bonne partie des étudiants de philosophie aux prisonniers de la caverne. Seulement, il y a une différence importante : contrairement aux prisonniers de l'allégorie, les étudiants jouissent d'une certaine autonomie. Ils ne sont pas enchaînés au départ, ils s'enchaînent eux-mêmes par manque de clairvoyance. Vois-tu, ils s'imaginent que c'est à l'université qu'on apprend vraiment à philosopher ; ils font ainsi de leur salle de cours leur caverne. Le professeur, de qui ils attendent qu'il leur apprenne ce qu'est la philosophie ou ce que comporte de réfléchir philosophiquement, est en fait plus souvent qu'autrement celui qui est passé maître dans l'art de discuter sur les ombres. Si la salle de cours devient pour eux une caverne, c'est à cause de l'importance qu'ils lui accordent : ces étudiants considèrent que l'essentiel de la philosophie se joue là, entre ces quatre murs, par la vertu de la transmission d'une connaissance que l'usage social en cours fait accepter comme étant philosophique. Hors de ces quatre murs, de ces règles, usages, conventions et habitudes à philosopher, point de salut philosophique ! Ils n'ont rien à dire de supposément philosophique sur leur vie, sur leurs activités quotidiennes : ça, te diront-ils, c'est trop subjectif, beaucoup trop subjectif ! ça n'a aucune valeur. En fait, peut-être craignent-ils de se dévoiler ou encore d'avoir à se remettre totalement en

question. Et pourtant, me semble-t-il, c'est dans ce que l'on est, dans ce que l'on vit à chaque instant que doit s'insérer en premier lieu une démarche philosophique. Qu'on aille voir les chemins que d'autres ont empruntés, c'est bien, mais il faut surtout que de son côté il se construise quelque chose. Si tu savais Réminiscius à quel point peu se rendent compte que c'est pendant les activités les plus banales, les plus routinières — et surtout parce qu'elles sont routinières ! — qu'il faut travailler le plus : il faut voir derrière les choses, ou plutôt derrière les habitudes dans lesquelles on les a figées. Mais, pour la plupart, il s'agit là de choses insignifiantes qui demeureront toujours insignifiantes. Ceux-là ont besoin de leur petite caverne où ils s'abstraient de tout le reste, où ils distillent les sécrétions de leur pensée — et surtout de celle des autres — en quête d'une quelconque quintessence. Certains d'entre eux transportent hors des cours leur caverne, ils reconstruisent mentalement ses parois et déambulent dans la vie en traînant péniblement leur corps. D'autres, des êtres plus stratifiés, se donnent congé et glissent doucement dans une molesse envahissante jusqu'à la prochaine séance. Là, seule une fenêtre demeurera le témoin, le signe de l'univers qu'ils ont côtoyé durant

l'intervalle et dont ils ont ignoré la richesse. Mais cette fenêtre est si petite et si haute, et eux ils sont tout au fond dans des eaux si troubles et vaseuses ...

— Ouf ! mon gars, quel élan ! commenta Réminiscius avec un air mi-amusé, mi-inquiet.

— Cui, je me suis laissé un peu transporter, lui répondit Cléobule en laissant échapper un rire qui semblait vouloir alléger l'atmosphère. Mais je ne sais si je suis parvenu un peu à te faire comprendre.

— Sans doute, sans doute, je crois avoir compris l'essentiel mais j'ai une question importante à te poser.

— Vas-y, vas-y.

— Eh bien, qu'as-tu découvert dans ta recherche au sein de cet univers si riche de petites choses ?

— Très bonne question, répondit Cléobule en fronçant les sourcils.

La tête penchée, l'ongle du pouce de sa main gauche fiché entre les deux incisives centrales de sa mâchoire supérieure, Cléobule cogitait. Réminiscius pouvait observer son front soucieux, faiblement éclairé par la lumière de la lampe de bureau disposée au bout de la pièce : quelques rides, déjà profondes, s'y dessinaient. Après un long silence, Cléobule releva la tête et fixa son ami avec des yeux souriants :

— Rien. Je n'ai rien trouvé. Rien de rien de rien : néant !

— Non mais tu veux rire ! explosa Réminiscius, déconcerté.

— Ah non ! pas du tout. Je suis très sérieux, très très sérieux. Tout ce qu'il y a de plus sérieux. On ne peut plus sérieux, même !

Tandis qu'il continuait de répéter cette affirmation de multiples façons et en empruntant toute une gamme d'intonations, allant du ton dramatique au ton amusé, en passant par le ton complètement neutre, Cléobule sentait monter en lui un rire particulier, cette espèce de rire qui l'avait submergé alors qu'il délaissait l'histoire : il avait été historien par hasard, ensuite, par désarroi, il était devenu étudiant de philosophie, et maintenant il devenait philosophe par nécessité, bien malgré lui.

Sylvain Bournival

La rédaction du journal se compose de :
Sylvain Bournival / tél. : 272-7855
Jean Lamontagne / tél. : 272-7855
